



HAL
open science

Plaire et convaincre. Ecrire pour se marier à Bressuire vers la fin du XIXe siècle

Germaine Guillaume-Coirier

► To cite this version:

Germaine Guillaume-Coirier. Plaire et convaincre. Ecrire pour se marier à Bressuire vers la fin du XIXe siècle. Histoire et patrimoine du Bressuirais, 2023, 89, pp.27. 10.5281/zenodo.12818243 . hal-04661455

HAL Id: hal-04661455

<https://hal.science/hal-04661455>

Submitted on 24 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

PLAIRE ET CONVAINCRE

Écrire pour se marier à Bressuire
vers la fin du XIX^e siècle

Germaine Guillaume-Coirier

Les lettres récemment découvertes par lesquelles Berthe Garry, fille d'un entrepreneur carrier, fut demandée en mariage par le bourrelier-sellier Gustave Marolleau, le terrassier Alphonse Houdet, le tailleur de pierre Henry Brémaud fils et l'instituteur Louis Roquier, que complète la réponse de l'intéressée à ce dernier, recèlent des informations jusqu'alors ignorées sur un épisode de notre histoire familiale¹. Echelonnées de 1893 à 1898, ce sont là des sources brutes rédigées avec une inégale maîtrise de l'écrit qui

¹ Lettres retrouvées par Jean Guillaume dans la bibliothèque de son grand-père maternel Louis Roquier, laquelle a survécu avec une partie de son contenu malgré deux déménagements. Le papier fragile et l'encre décolorée compliquant la lecture des originaux, les numérisations sont consultables à Bressuire au siège d'Histoire et Patrimoine du Bressuirais.

requièrent un examen critique pour l'apparence² et la formulation³, dont la confrontation souffre d'un déséquilibre des données sur les personnes⁴, mais dont la richesse tient aux détails révélateurs : les aspirations matérielles ou sentimentales qui toutes diffèrent sous l'influence des parents, des années de jeunesse, de l'âge, du caractère et du métier⁵. Leur analyse portera donc parallèlement sur ces choix et sur les procédés mis en œuvre pour assurer leur réception.

Les atouts de Berthe Garry

Alors qu'elle n'a pas encore vingt ans cette Berthe qui sera tant recherchée a un port altier, un air volontaire, un regard droit. Elle porte attention à sa toilette ; une coiffure légère dégage le visage, une épingle en forme d'ancre retient le col de sa robe serrée à la taille⁶ (fig. 1). Comme les filles de sa génération elle abandonne le costume régional⁷ alors que sa mère gardera toujours sa robe sombre et sa coiffe⁸ (fig. 2). Intelligente, elle eut une bonne instruction à l'école primaire⁹. D'un naturel heureux et d'un caractère enjoué, elle sera louée sa vie durant pour son dynamisme et sa générosité¹⁰.

² Papier, format, écriture, insertion dans la page.

³ Vocabulaire, orthographe, enchaînement des idées, sous-entendus. Les passages des lettres cités dans l'article entre guillemets sont donnés tels quels, sans corrections.

⁴ Arch. Dép. Deux-Sèvres, état civil et registres matricules.

⁵ Cette étude repose sur l'examen de situations particulières, contrairement aux statistiques faites à partir d'un large échantillon par A. Girard, dans *Le choix du conjoint. Une enquête psycho-sociologique en France*, Armand Colin, Paris, 2012. Le principe est toutefois le même : comprendre qui épouse qui, et pourquoi.

⁶ Née le 12 avril 1873. Photographie datable par l'adresse au revers d'A. Prouzet professionnel itinérant mort en 1892. L'ancre doit être un bijou de famille, ressemblant aux cadeaux de mariée présentés sur catalogue dans M. Segalen, *Amours et mariages de l'ancienne France*, Collection Arts et traditions populaires, Berger-Levrault, Paris, 1981, p. 101, n°13.

⁷ Les deux formules coexistent à Bressuire au début du XX^e siècle. Influence en province de ce que diffusent *Le Petit Echo de la Mode* ou *La Mode illustrée. Journal de la famille*.

⁸ Mélanie-Disciole dite Constance Chollet (1842-1917), née à Terves, bourg voisin de Bressuire.

⁹ Voir sa lettre, *infra*, page 45.

¹⁰ Ses qualités se manifestent quand, sans avoir fait d'études, elle devient aide-infirmière à l'hôpital militaire de Bressuire, comme il ressort de l'analyse de la correspondance qu'elle reçut de soldats, faite par Madine Grateau, « Une leçon d'humanité dans un monde en guerre, 1914-1918 », dans *Histoire et Patrimoine du Bressuirais*, n° 87, 2022, p. 5-30.



1. Berthe Garry vers 18 ans.
Coll. Jean Guillaume



2. Constance Garry-Chollet,
vers 1892-1893.
Coll. Jean Guillaume

Elle passe sa jeunesse dans la sous-préfecture tranquille de Bressuire¹¹. Son père, Louis Garry, est un artisan qui a beaucoup bougé, beaucoup appris, malgré une instruction au départ très limitée¹². Il s'est formé dans des carrières des Deux-Sèvres, de la Vendée et de la Charente-Inférieure¹³, puis a participé à des chantiers du chemin de fer dans le Maine-et-Loire et les Deux-Sèvres, à la suite de quoi il se fixe à Bressuire¹⁴ (fig. 3).

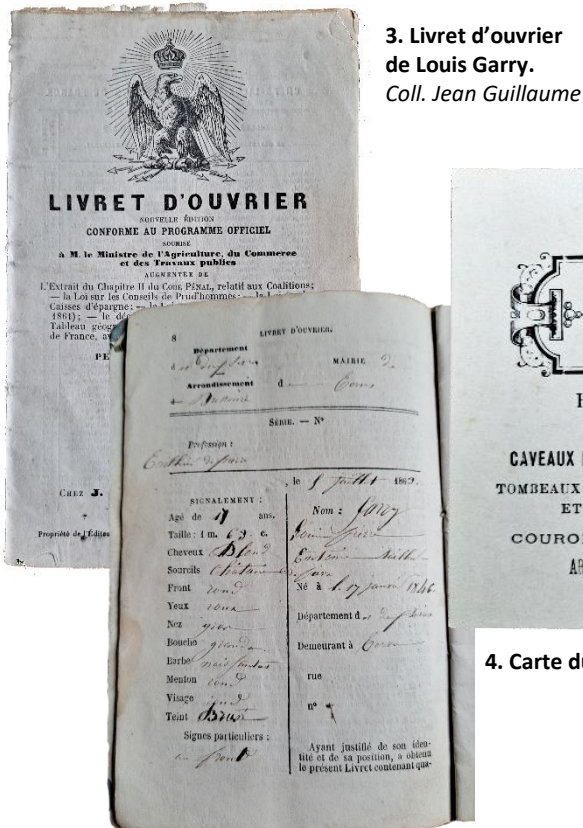
¹¹ 4 200 habitants en 1886. Au XIX^e siècle, la ville « s'endort peu à peu dans la vie administrative, tout en faisant preuve de vitalité dans les échanges commerciaux et économiques », voir R. Garand, *Histoire abrégée de la ville et baronnie de Bressuire des origines à nos jours*, Texier, Poitiers, 1942, p. 37. Attrait des paysages bocagers mais esprit routinier des habitants, B. Chevillard, « Théophile Thoré et Firmin Barrion. Histoire d'une amitié », *Histoire et Patrimoine du Bressuirais*, n° 85, 2021, p. 37-42 » et 69. E. Pérochon ironise dans *Les creux-de maison*, Paris, Plon, 1921, p. 11, sur cette « petite ville sans importance, bonasse et lourdaude comme une paysanne » ; Bressuire s'anime en effet lors de la foire bimensuelle aux bestiaux du jeudi derrière l'église Notre-Dame et du marché deux fois par semaine.

¹² Louis Garry (1846-1894), né à Terves ; niveau d'instruction 1-2 à l'arrivée au service militaire en 1866, ce qui signifie qu'il ânonne quand il lit. Il n'est sans doute guère allé à l'école ; sa mère ne sait pas signer. Il est tailleur de pierres lors de son mariage en 1871 à Terves, où naîtra sa fille.

¹³ Livret d'ouvrier avec d'excellentes appréciations : 1862 à Terves ; 1862-1863 à Bressuire ; 1863 à La Verrie ; 1863-1865 à Bressuire ; 1865 chez plusieurs patrons à Saint-Savinien dont le beau calcaire est estimé en France et à l'étranger ; 1866 sans indication de lieu.

¹⁴ Livret d'ouvrier : 1867 chantiers d'Angers à Niort ; 1867-1869 à Bressuire. Il exploite sa propre carrière aux Chicallières selon le *Répertoire des carrières de pierre de taille exploitées*

Comprenant le parti à tirer des transports ferroviaires¹⁵, et tout en continuant à tailler la pierre¹⁶, il crée à une date indéterminée une *Entreprise de monuments funèbres* et réalise de la « marbrerie de toutes sortes »¹⁷ (fig. 4).



3. Livret d'ouvrier
de Louis Garry.
Coll. Jean Guillaume



4. Carte du magasin de Louis Garry à Bressuire, rue Notre-Dame.
Coll. Jean Guillaume

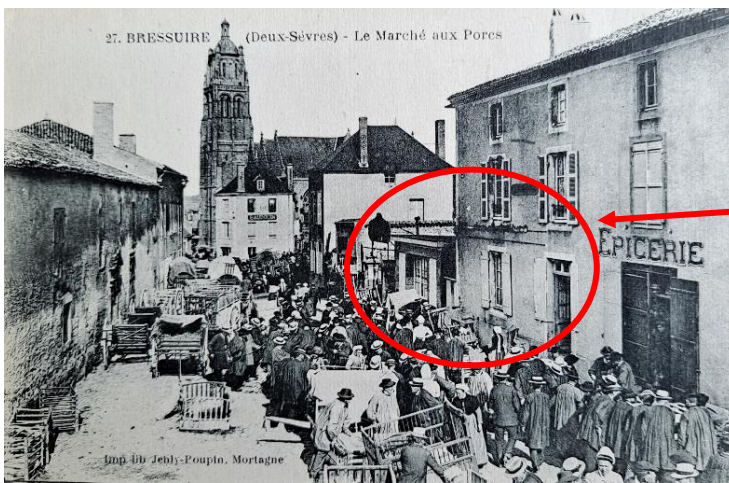
en 1889. *Recherches statistiques et expériences sur les matériaux de construction*, France, Ministère des Travaux publics, Paris, 1890, p. 265.

¹⁵ Lignes ouvertes entre 1851 et 1879 ; sur les échanges entre les régions et les grands travaux de voirie dans la ville, Ch. Merle, « Bressuire et ses alentours de la fin du Moyen-Âge à 1950 », *Regard sur Bressuire et son canton*, Bressuire, Musée de Bressuire 1982, p. 34-36 ; Ph. Gaury, « La Gare de Bressuire », dans *Les Amis du Vieux Bressuire*, n° 39, 1989, p. 35-38.

¹⁶ C'était un excellent ouvrier, comme en témoigne sa belle boîte de compas conservée intacte qui permettait soit de dessiner avec une plume ou un crayon, soit de graver sur la pierre avec une pointe. Il faisait alors, selon la mémoire familiale, plus ou moins fonction d'architecte.

¹⁷ Le mot désigne ce qui embourgeoise le décor des maisons : cheminées « de tous modèles », dessus de commodes, consoles. Ses fournisseurs se diversifient, les marbres gris et jaspés rouges ou verts venant sans doute de Caunes-Minervois, dans l'Aude. Ses chantiers devaient être, comme le seront ceux d'un autre entrepreneur (voir fig. 12), près du cimetière voisin du Dolo.

Berthe vit donc près d'un homme jamais à court d'initiatives, qui a réussi par son opiniâtreté et son talent. Tout en faisant son apprentissage de commerçante auprès de sa mère dans leur magasin situé rue Notre-Dame, près du champ de foire¹⁸ (fig. 5-6), elle découvre les exigences d'une clientèle diversifiée, elle observe les manières de s'habiller, se comporter. De par sa famille elle est destinée à épouser un artisan. Nul doute que les parents songent à l'avenir de leur fille unique avec quelqu'un d'un métier voisin du leur, et qui sache lui aussi profiter des changements qui partout s'opèrent.



Magasin Garry,
rue Notre-Dame

5. Les encombrements de la rue Notre-Dame, le jeudi jour de foire.
Ch. Merle, *Bressuire en cartes postales anciennes*, Bressuire, 1979.

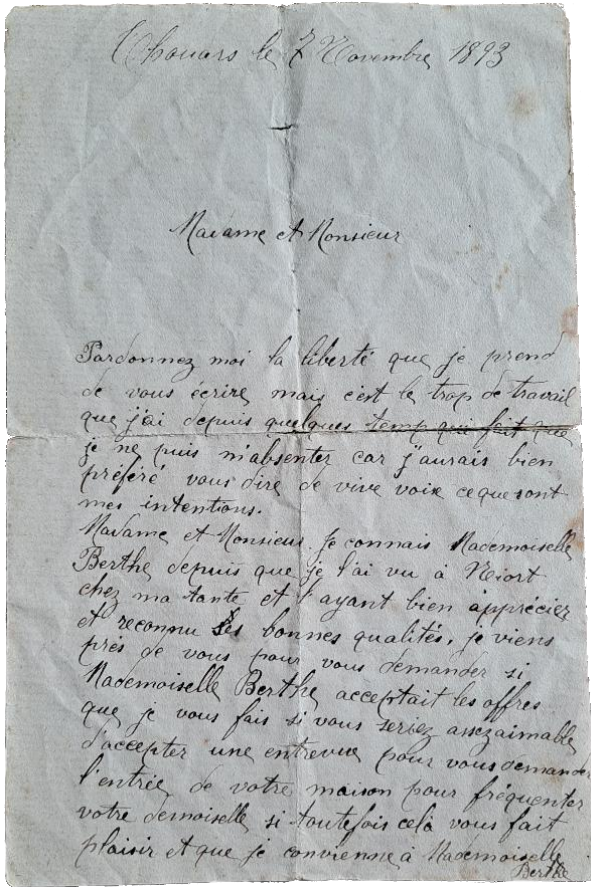


6. Le champ de foire le jeudi
Ch. Merle, *Bressuire en cartes postales anciennes*, Bressuire, 1979.

¹⁸ Devenue rue Jean-Jaurès, la rue Notre-Dame a perdu son aspect ancien, R. Garand, *Bressuire. Ancienne physionomie, Vieux quartiers, Histoire des rues*, Texier, Poitiers, 1944, p. 24-26.

« Être votre gendre »

Adressée à « Madame, Monsieur », la première lettre vient de Gustave Marolleau, sellier installé à Thouars rue de la Trémoille comme il l'indique



7. 1^{ère} page de la lettre de Gustave Marolleau
(7 novembre 1893). Coll. Jean Guillaume

après sa signature (7 novembre 1893)¹⁹ (fig. 7). Il s'excuse de leur écrire mais son « trop de travail » l'empêche de s'absenter. Ayant « bien apprécié et reconnu les bonnes qualités » de leur fille rencontrée à Niort chez sa tante, il sollicite « une entrevue pour [leur] demander l'entrée de [leur] maison pour fréquenter [leur] demoiselle si toutefois cela [leur] fait plaisir » et qu'« [il lui] convienne ». Il donnera sur lui les renseignements voulus s'il a « le bonheur d'être agréer dans [leur] maison », et souhaite une réponse rapide « car il ne peut pas rester longtemps comme cela maintenant » que ses affaires lui permettent d'« assurer une position à une femme et de pouvoir la rendre heureuse ». Lui-même serait « très heureux d'être [leur] gendre en la personne de [leur] demoiselle ».

¹⁹ Lettre écrite sur une feuille pliée en deux, chaque face faisant 11,4 x 17,5 cm. : texte sur les première et troisième faces avec un post-scriptum sur la deuxième, ce qui complique la lecture. Né en 1872, Marolleau est bourrelier en 1892, confectionnant des pièces d'attelage, des harnais, bâches et tabliers ; il n'a pas fait de service militaire pour cause de réforme. Dans sa lettre il se présente comme sellier, faisant des selles et des sièges, travail plus urbain – ce qu'il est effectivement en avril 1894.

L'argumentation - qualités du soupirant, circonstances de la rencontre, éloge de la jeune fille, projets - suppose l'emploi d'un modèle assez bien transposé²⁰. Venant de s'installer avec atelier et magasin dans la principale artère de la ville, Marolleau a besoin au plus tôt d'une épouse qui le seconde²¹. Comme il n'a sans doute pas trouvé sur place une jeune fille à sa convenance, il a recouru aux bons soins de gens de sa connaissance. Berthe lui plaît. L'adjectif « heureux » met à égalité l'avenir matériel qu'il saura procurer à sa future épouse, et pour lui-même la satisfaction de bénéficier de l'appui de son père.

Le post-scriptum de six lignes où, sans les connaître, il prie les parents de Berthe de servir d'intermédiaires auprès d'une personne de Bressuire pour une histoire de vin à acheter tant qu'il est d'un prix abordable laisse toutefois perplexe ; il semble y avoir là un réflexe de commerçant, auquel cas sa lettre pourrait être l'une des demandes en mariage envoyées à quelques familles avec des variantes circonstanciées.

Aucune suite n'est donnée. Louis Garry - c'est lui qui décide - dut juger prématuré d'unir sa fille de vingt ans à un jeune homme à peine plus âgé, toujours pressé, dont la clientèle sera surtout rurale et qui cherche à l'élargir par son mariage ; Marolleau n'est pas le « gendre » rêvé. Qu'il ait conservé sa lettre montre l'importance qu'il lui accordait : une mise en garde contre des offres intéressées. Ce qui se vérifiera très vite puisque ce sellier se marie cinq mois plus tard, le 4 avril 1894, avec une couturière de Bressuire orpheline de père qui l'aidera dans son travail.

Une vie bouleversée

Mais bientôt tout change pour Berthe. Alors qu'elle est juste majeure (12 avril 1894) son père meurt à quarante-huit ans (30 avril 1894)²². Dès

²⁰ Malgré les maladresses pardonnables d'un vocabulaire limité et de phrases interminables, il arrive à dire tout ce qu'il souhaite ; sur les emprunts « selon les capacités de chacun », C. Dauphin, *Prête-moi ta plume... Les manuels épistolaires au XIX^e siècle*, éd. Kimé, Paris, 2000, p. 56.

²¹ L'artisan à son compte est aussi un commerçant.

²² On ignore la nature et la durée de sa maladie.

lors il faut régler la succession²³, c'est-à-dire veiller à l'achèvement des chantiers en cours avec les ouvriers, les clients, les fournisseurs et s'occuper de la vente des biens avec des concurrents. Pour subvenir à leurs besoins, sa mère et elle profitent à une date qui reste indéterminée du bon emplacement de la maison rue Notre-Dame (fig. 5). Elles y installent au rez-de-chaussée une table d'hôtes où elles servent un déjeuner aux maquignons et aux paysans un jeudi sur deux, jour de foire, aux gens de la campagne le mardi et le jeudi lors d'importants marchés, ainsi qu'un déjeuner et un dîner à des pensionnaires le reste du temps²⁴.

Privée du soutien de son père et n'ayant que des ressources limitées, Berthe n'est plus un aussi beau parti qu'avant. De plus son association tacite avec sa mère restreint ses chances de trouver un mari : il faudra qu'il accepte son travail, soit qu'il vive avec Berthe et la mère de celle-ci dans leur maison, soit qu'ils habitent tous deux ailleurs. Les demandes en mariage suivantes viennent du reste de deux Bressuirais qui se déclarent après leur service militaire - un terrassier et un tailleur de pierres qui sont d'un corps de métier voisin de celui de Louis Garry à leur âge²⁵. Et ils le font par écrit, en s'adressant à elle, ce qui semble avoir été alors l'usage à Bressuire²⁶.

²³ La succession dépend du régime de son mariage, S. Gougelmann et A. Verjus, *Ecrire le mariage en France au XIX^e siècle*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2016, « Introduction », p. 15-16. Or c'est la femme de Louis Garry qui hérite puisqu'elle est dite « commerçante » dans le registre d'état-civil du mariage de Berthe (17 septembre 1898 à Bressuire), alors que leur fille est « sans profession ».

²⁴ Après transformation du magasin, l'auberge s'ajoute à celles qui ont la clientèle rurale du Champ de foire, recensées par Ch. Merle dans « Auberges et cafés à Bressuire sous le Second Empire », *Les Amis du Vieux Bressuire*, n° 37, 1987, p. 8-9. Aucun document administratif ne renseigne sur le changement de commerce.

²⁵ Lieu indiqué avec la date d'envoi en haut de la page.

²⁶ Même processus, au même moment, retenu par un commerçant, Louis Guillaume (1864-1946), qui travaillait avec son père dans une entreprise de ramassage de métaux et de chiffons, rue de la Cave, près de la porte Labaste. Dans une lettre il déclarait son amour à Marguerite Jouneau (1880-1962), orpheline de père (qui avait tenu un débit de boisson), et lui demandait sa main ; il avait alors 34 ans, elle 18. Ils se marièrent en décembre 1898 ; ce seront les grands-parents paternels de Jean Guillaume (né en 1932). Quand, après la mort de sa grand-mère, celui-ci découvrit cette lettre pieusement conservée dans une armoire il la déchira. Il se rappelle encore avoir eu le sentiment de commettre une indiscretion.

Faire affaire avec la fille de feu Louis Garry

Bressuire le 22^e 10^e 1894

Mademoiselle,

Me trouvant dans l'impossibilité de vous parler de bouche pour la première fois, je m'empresse de vous écrire ces quelques lignes. Les quelques fois que je vous ai vu m'ont suffi pour me rendre compte de votre personne. Je suis donc sans demander l'entrée chez vous pour pouvoir vous voir plus souvent. En attendant une réponse de vous

Recevez Mademoiselle l'assurance de ma plus profonde amitié

Alphonse Houdet
chez ses parents à Bressuire

8. Première lettre d'Alphonse Houdet (22 octobre 1894). Coll. Jean Guillaume

Six mois après la mort de Louis Garry arrive un court billet d'Alphonse Houdet (22 octobre 1894)²⁷ (fig. 8). « Mademoiselle Me trouvant dans l'impossibilité, de vous parler de bouche pour la première fois, je m'empresse de vous écrire ces quelques lignes. Les quelques fois où je vous ai vu m'ont suffi pour me rendre compte de votre personne. Je viens donc vous demander l'entrée chez vous pour pouvoir vous voir plus souvent. En attendant une réponse de vous Recevez Mademoiselle l'assurance de ma plus profonde amitié ». Sous la signature, « chez ses parents à Bressuire ».

Ces phrases bancales occupent la première face d'une feuille pliée en deux²⁸. Bien centrée et d'une écriture aérée, cette lettre minimaliste est la copie calibrée d'un brouillon péniblement élaboré. Houdet

« s'empresse » d'écrire à Berthe alors qu'il est revenu de l'armée l'année précédente. S'il ressent une « profonde amitié » il ne témoigne d'aucune compassion sur son deuil. Il désire la voir « plus souvent » bien qu'il ne lui

²⁷ Né en 1869 il est de la classe 89 (lors de conscription à l'âge de 20 ans). Service militaire au 5^{ème} Régiment du Génie entre 1890 et 1893. Niveau d'instruction 3. Son père est dit « mineur ».

²⁸ Feuille pliée en deux dont la face utilisée fait 11,8 x 19,7 cm.

ait jamais parlé. Son seul souhait est de la rencontrer chez elle alors qu'elle vit chez sa mère dont il omet de parler.

Ne sait-il pas écrire une lettre un peu motivée, lui dont le travail de terrassier consiste à réaliser des excavations, des fondations, des tranchées ? Ne veut-il pas s'avancer ? Son objectif à vingt-cinq ans est de faire un mariage utile : quitter ses parents, loger chez Berthe et bénéficier de ce qu'il peut rester des activités de son père.

Toujours célibataire, et sans s'être manifesté dans l'intervalle, dans une seconde lettre envoyée seize mois plus tard (13 février 1896) il « ose » lui renouveler sa demande puisque dans sa réponse elle ne lui avait donné, dit-il, « ni le oui ni le non en raison des circonstances » (fig. 9). Il ne se fait toutefois guère d'illusions puisqu'en l'assurant de sa « plus profonde estime » il conclut : « dans le cas où vos idées ne le seraient pas ; ne me répondez pas ; je saurais à quoi m'en tenir »²⁹.

Bressuire le 13 février 1896

Mademoiselle

Vous m'excusez si j'ose me permettre de vous écrire une seconde fois. La lettre que vous m'avez envoyée l'année dernière ne me donnant ni le oui ni le non en raison des circonstances auxquelles vous êtes attachée. Je viens donc vous renouveler ma demande. Dans le cas où vos idées ne le seraient pas ; ne me répondez pas ; je saurais à quoi m'en tenir.

Recevez Mademoiselle l'assurance de ma plus profonde estime

Alphonse Houdet

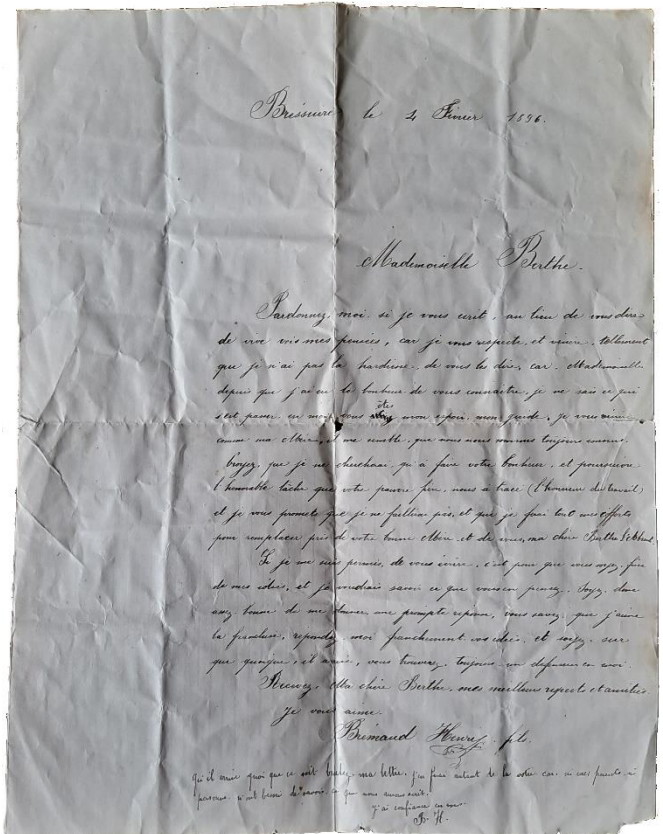
9. Deuxième lettre d'Alphonse Houdet (13 février 1896). Coll. Jean Guillaume

²⁹ Dans cette lettre de même apparence que l'autre le bas est coupé : il manque 1,8 cm. comme si l'adresse était supprimée. Et le brouillon est mal recopié.

Tant de délais et si peu d'empressement laissent soupçonner de la part d'Alphonse Houdet un attentisme, un manque de caractère, à moins qu'il n'effectue des recherches de divers côtés, auquel cas il ne pense à Berthe que de temps à autre. Quand il se marie en avril 1897 avec une domestique fille d'un journalier il est devenu « entrepreneur de travaux publics ».

Une sublimation intempestive

Neuf jours avant cette seconde lettre - coïncidence ? - Berthe reçoit une vibrante déclaration d'Henry Brémaud fils³⁰ (4 février 1896) (fig. 10). « Pardonnez, moi, si je vous écrit, au lieu de vous dire de vive voix mes pensées, car je vous respecte, et vénère, tellement que je n'ai pas la hardiesse, de vous le dire, car, Mademoiselle, depuis que j'ai eu le bonheur de vous connaître, je ne sais ce qui s'est passer en moi. vous êtes mon espoir, mon guide. Je vous vénère comme ma Mère ; il me semble que nous nous sommes toujours connus. Croyez, que je ne chercherai, qu'à faire votre bonheur, et poursuivre l'honorable tâche que votre



10. Lettre d'Henry Brémaud fils
(4 février 1896). Coll. Jean Guillaume

³⁰ Né en 1873, il est de la classe 93. Service militaire au 1^{er} Régiment du Génie de 1893 à 1895. Niveau d'instruction 3 ; donc bon élève. A l'état-civil il se nomme Henri Brémaud comme son père, dont il se différencie en transformant le « i » en « y ».

pauvre père, nous a tracé (l'honneur du travail) et je vous promets que je ne faiblirai pas, et que je ferai tous mes efforts pour remplacer près de votre bonne Mère, et de vous, ma chère Berthe, L'Absent [...]. et soyez sur que quoique, il arrive, vous trouverez. toujours, un défenseur en moi [...]. Recevez, Ma chère Berthe, mes meilleurs respects et amitiés ». Sur la ligne suivante, bien isolé « Je vous aime ». Puis une signature largement paraphée.

Ces phrases qui sembleraient tirées d'un mauvais roman occupent la première page d'une grande feuille double, signe manifeste d'un désir de paraître : quart supérieur vide, large marge à gauche, seize lignes d'une écriture cursive soignée, tournures alambiquées, majuscules insolites³¹. Amoureux de Berthe qu'il a connue du vivant de son père quand il était tailleur de pierre chez le sien³², subjugué au retour du service militaire par la vitalité qu'elle manifeste dans l'épreuve, il imagine une cellule familiale dont il sera le centre : il aura pour elle la plus grande vénération, il remplacera le disparu et sera son « défenseur » - générosité chevaleresque qu'accentue « quoi qu'il arrive ».

Suit un post-scriptum d'une ligne et demie griffonné en caractères droits chaotiques³³ : « Qu'il arrive quoi que ce soit brulez ma lettre. j'en ferai autant de la votre car ni mes parents ni personne n'ont besoin de savoir, ce que nous aurons écrit ». Et, second ajout : « J'ai confiance en vous ».

L'éventualité fâcheuse dont il vient d'avertir Berthe se retrouve ici avec la répétition énigmatique de « quoi qu'il arrive ». Dans le microcosme de Bressuire la menace vient nécessairement du milieu familial ou professionnel : que peut-il s'être passé depuis la mort de Louis Garry deux ans plus tôt, en avril 1894, lors de la mise en vente de son commerce de monuments funèbres et de ses chantiers ? Berthe a souvent raconté, selon

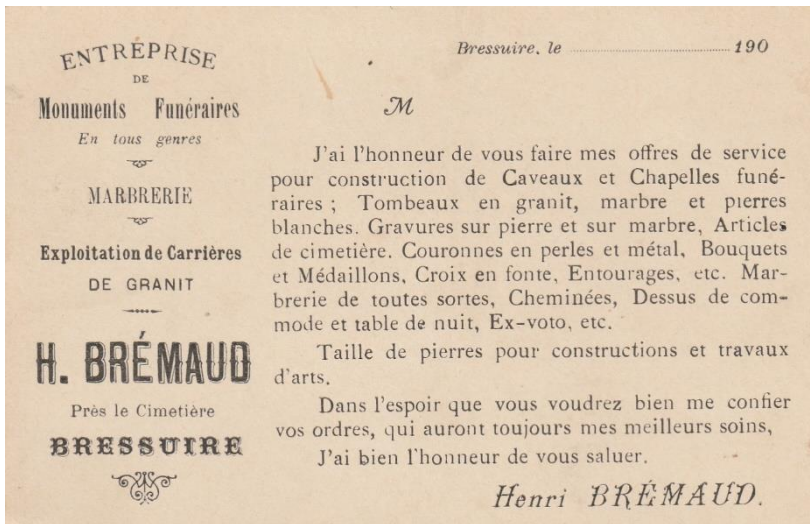
³¹ Chaque page mesure 21x 26,5 cm, format inhabituel ; le texte est la copie d'un brouillon fait de morceaux empruntés et mal recousus. « L'Absent », tiré d'un vers des *Châtiments* de Victor Hugo provient sans doute d'une lettre de condoléances d'un manuel épistolaire ; même citation dans un contexte ironique par E. Pérochon, *Le chemin de plaine*, Niort, 1920, p. 25.

³² Son père et celui de Berthe eurent en 1863-1865 des activités communes comme le note R. Camus, « Les chemins de fer à Bressuire », dans *Les Amis du Vieux Bressuire*, n°18, 1966-1967, p. 25 ; voir aussi le Livret d'ouvrier, *supra* fig.3, p. 30.

³³ La forme des lettres prouve une écriture de la même main.

son petit-fils Jean Guillaume³⁴, que des concurrents cherchèrent à les entourlouter, sa mère et elle ; mais elles réussirent à faire face³⁵.

Des preuves subsistent sur celui qui l'emporta : Henri Brémaud, le père d'Henry³⁶. Il est dit « entrepreneur de monuments funèbres » en 1897³⁷. Ses compétences, énumérées sur une carte commerciale datée d'avant 1910 (fig. 11), sont le copié-collé amplifié des activités de Louis Garry (fig. 4), avec en plus la mention de « travaux d'arts » - énoncé qui témoigne d'une personnalité imbue de son importance.



11. Carte publicitaire d'Henri Brémaud.
Entre 1900 et 1910. Coll. A. Giret

La situation de ses chantiers près du cimetière, connue par une carte postale datable de 1905-1910³⁸ (fig. 12) est celle où son prédécesseur avait

³⁴ Il l'a bien connue puisqu'elle est morte en 1956 alors qu'il avait vingt-quatre ans.

³⁵ Une auberge essentiellement fréquentée par des hommes suppose une grande force de caractère.

³⁶ Voir note 32, page précédente.

³⁷ Précision d'état-civil à l'occasion du mariage de son fils.

³⁸ Ch. Merle, *Bressuire en cartes postales anciennes*, 1979, p. 10.



12. Chantiers Brémaud près du cimetière. Carte postale

Ch. Merle, *Bressuire en cartes postales anciennes*,
Bressuire, 1979.

les siens. A cela s'ajoute ce qu'Henry Brémaud fils devine ou sait par la rumeur locale des visées matrimoniales d'Alphonse Houdet, et dont la preuve arrive précisément neuf jours plus tard.

Ainsi, après avoir mis doublement Berthe en garde, il demande le silence sur des circonstances dans lesquelles il ne veut pas se trouver compromis. Berthe ne brûla pas sa lettre. Et l'affaire en resta là³⁹.

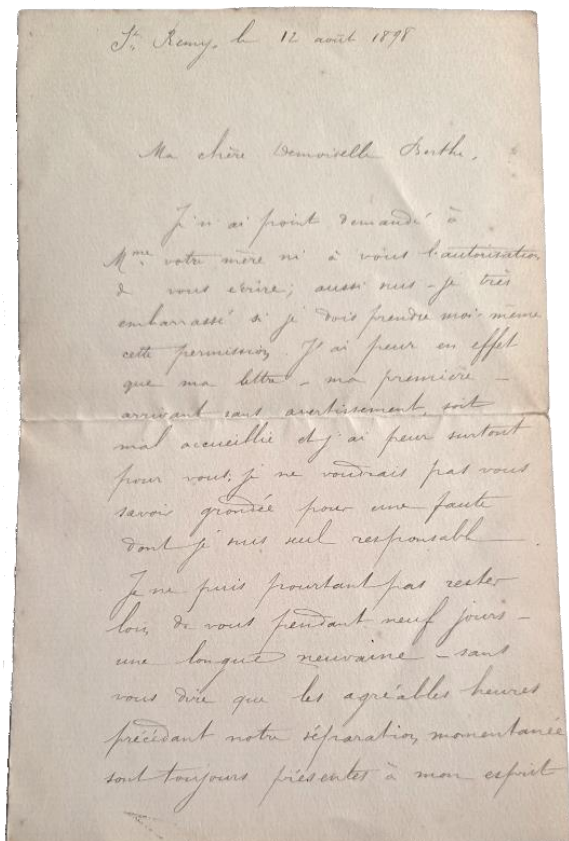
Connivences dans un temps partagé

Deux ans et demi passent quand parvient, en plein été, à l'intention de sa « chère Demoiselle Berthe », une lettre de Louis Roquier qui vient de partir

³⁹ Il y aurait eu avec lui un retour dans le milieu qu'elle avait connu avec son père ; sur cette constante, J. Sutter, « Fréquence de l'endogamie et ses facteurs au XIX^e siècle », dans *Population*, 23^e année, n°2, 1968, p. 303-304. Henry Brémaud fils portera ailleurs son désir d'admirer puisqu'il épousera en septembre 1897 une institutrice de Villiers-en Plaine, au nord de Niort, de quatre ans son aînée - mariage qui présente un intérêt sociologique. Il est alors graveur, sans doute sur pierre chez son père.

en vacances dans la ferme de ses parents à Saint-Rémy, près de Niort (12 août 1898) (fig. 13)⁴⁰. Elle connaît bien cet instituteur de trente ans qui a

dîné durant l'année scolaire dans l'auberge rue Notre-Dame (fig. 14)⁴¹. Déjà ils se parlent « tout près » et s'embrassent « bien tendrement ».



13. Première page de la lettre de Louis Roquier (12 août 1898). Coll. Jean Guillaume

Dès les premières lignes Louis s'affranchit des règles de la demande en mariage⁴². Il préfère s'adresser à son amie plutôt qu'à sa mère, car malgré « la tranquillité, le repos à peu près complet et la joie » de se retrouver en famille, c'est à elle qu'il a besoin de parler. Trois jours ont suffi pour qu'il sente combien lui manquent « les agréables heures » où, après sa « journée de classe », ils se communiquent leurs impressions, « se taquent » puis « finissent par se mettre d'accord », ayant « les mêmes désirs, les mêmes pensées ». Il a tardé à avouer ses sentiments pour qu'elle puisse l'étudier et qu'il « mérite » à son tour son affection. L'Inspecteur

d'Académie rencontré la veille l'ayant assuré qu'il conserve son poste à Bressuire, ils pourront unir leurs « destinées ». Et il sollicite une réponse qui confirme ce qu'il souhaite.

⁴⁰ Lettre rédigée d'une fine écriture régulière sur les quatre côtés (11x17,3 cm.) d'une feuille pliée en deux.

⁴¹ Né le 1^{er} décembre 1868, il arrive à Bressuire en 1893 (donc avant la mort du père de Berthe), après avoir occupé des postes à Lorigné, L'Absie et Nueil-sous-Les-Aubiens. On ignore depuis quand il prend pension à l'auberge.

⁴² Il doit en connaître l'usage par des ouvrages de diffusion populaire, C. Dauphin, *Prête-moi ta plume ... Les manuels épistolaires au XIX^e siècle*, éd. Kimé, Paris, 2000, p. 19-31. Et par sa fonction il a pu être sollicité pour en écrire.



14. Les maîtres d'école de Bressuire vers 1898. Louis Roquier est le premier debout à partir de la gauche. Coll. Jean Guillaume

Ainsi à peine a-t-il retrouvé les habitudes d'autrefois qu'il prend conscience du changement opéré en lui. Son insistance comporte certes de l'idéalisation, l'éloignement aidant. Il veut charmer Berthe, la convaincre de ce qui les rapproche malgré leurs différences⁴³, lui qui pour quitter le travail répétitif de la terre a choisi d'être instituteur⁴⁴. N'ayant que le brevet élémentaire, mais curieux de nature et soucieux d'élargir ses connaissances pour mieux enseigner⁴⁵, il se cultive par lui-même ; il

⁴³ Pierre Roquier son père (né en 1839), journalier à Saint-Rémy lors de son mariage avec une ménagère, Rose Boutier, l'est encore lors du recensement de 1872, puis deviendra cultivateur, domicilié au Moulin (il y eut là un moulin à vent). Il est vraisemblablement analphabète.

⁴⁴ Une photographie de classe le montre à douze ans, mains croisées, debout à droite près du maître, que sans doute il seconde près des plus petits, signe d'une vocation précoce.

⁴⁵ Sa santé fragile l'empêche de faire l'École Normale de Niort, donc d'acquérir le brevet supérieur, E. Pérochon, *L'instituteur*, Hachette, Paris, 1927, p. 17 ; 26-27 ; 32. Sur le rôle formateur des maîtres, G. Duveau, *Les instituteurs*, Le Seuil, Paris, 1957, p. 118-127.

commence à voyager⁴⁶. D'un esprit clair et méthodique⁴⁷ il s'intéresse à l'histoire, à la géographie, aux innovations techniques⁴⁸. Il se tient au courant de l'actualité comme le prouvent des numéros de l'hebdomadaire *Le Petit Journal. Supplément illustré* qui seront retrouvés dans sa bibliothèque et dont une partie est contemporaine des mois où il dîne dans l'auberge⁴⁹.

Les conversations quotidiennes avec son amie qui nécessairement portent sur leurs familles, leur travail, les élèves, les clients, les nouvelles locales, peuvent aussi se nourrir des illustrations évocatrices du *Supplément illustré* – par exemple sur l'affaire Dreyfus qui divise l'opinion française⁵⁰ (fig. 15), la vie culturelle à Paris qui les fait rêver⁵¹ (fig. 16) ou la future Exposition Universelle⁵² (fig. 17).

Qu'un instituteur épouse une aubergiste est dans les normes, Même s'il occupe une « position morale » dans la ville, même si son ascension sociale est évidente, Louis reste par ses origines l'égal de Berthe ; et son métier n'est guère lucratif⁵³. Son choix va à la personne ; les agréables

⁴⁶ En 1894, il va à Lyon (il y a des cousins charcutiers) où se tient l'Exposition Coloniale, et poursuit jusqu'en Suisse. Serait-ce à ce moment-là qu'il entre en possession de la lettre très émouvante écrite à sa femme par un magistrat lyonnais guillotiné en 1793 (lettre remise par Jean Guillaume aux Archives de Lyon) ? En 1896 il va à Bordeaux et Arcachon.

⁴⁷ Rigueur qui se manifeste dans un tableau généalogique portant sur quatre générations réalisé vers 1890, établi d'après l'Etat civil. Et l'aisance avec laquelle il parle des rues de Paris quand il s'y déplace durant son séjour suppose une connaissance topographique préalable approfondie, L. Roquier, *En voyage. Paris 1900*, texte manuscrit et illustré, 139 pages (conservé par la famille).

⁴⁸ Ce qu'il relate de l'Exposition Universelle témoigne de ses intérêts, ainsi que les ouvrages figurant dans sa bibliothèque, même si certains furent achetés plus tard, vu leur prix : L. Figuier, *Les merveilles de la science ou description populaire des inventions modernes*, 4 vol., Paris, 1867 ; *Les merveilles de l'industrie*, 4 vol., Paris, 1873-1876 ; Vidal-Lablache, *Histoire et Géographie. Atlas général*, Armand Colin, Paris, 1909.

⁴⁹ Cinquante numéros de 1894, plus vingt-deux de janvier à mai 1898 (conservés par la famille) : première et dernière pages en six couleurs, parfois deux pages centrales en noir ou en couleurs : scènes de la vie politique et sociale en France, aux colonies et à l'étranger, faits divers. L'hebdomadaire complète le quotidien *Le petit Journal*, à grand tirage, très populaire.

⁵⁰ Seize images lui sont consacrées dans les numéros de 1898.

⁵¹ Pièce adaptée au théâtre d'après un roman de Jules Verne qui eut un énorme succès.

⁵² « Le plus gigantesque effort que l'industrie humaine aura tenté », n° 383, p. 95, col. 4.

⁵³ E. Pérochon, *L'instituteur*, Hachette, Paris, 1927, p. 16 ; C. Béguier-Parrot, *Les instituteurs des Deux-Sèvres du début du XX^e siècle*, Geste éditions, La Crèche, 2007, p. 182 ; J. F. Condette, « Préface », dans J. Krop, *Les fondateurs de l'école républicaine*, Septentrion, Presses universitaires, 2016, p 12.

heures qu'ils passent ensemble sont des moments de détente qui transforment ses journées.



15. Séance scandaleuse à la Chambre des députés, 6 février 1898, n° 377 du *Petit Journal illustré*. Coll. Jean Guillaume



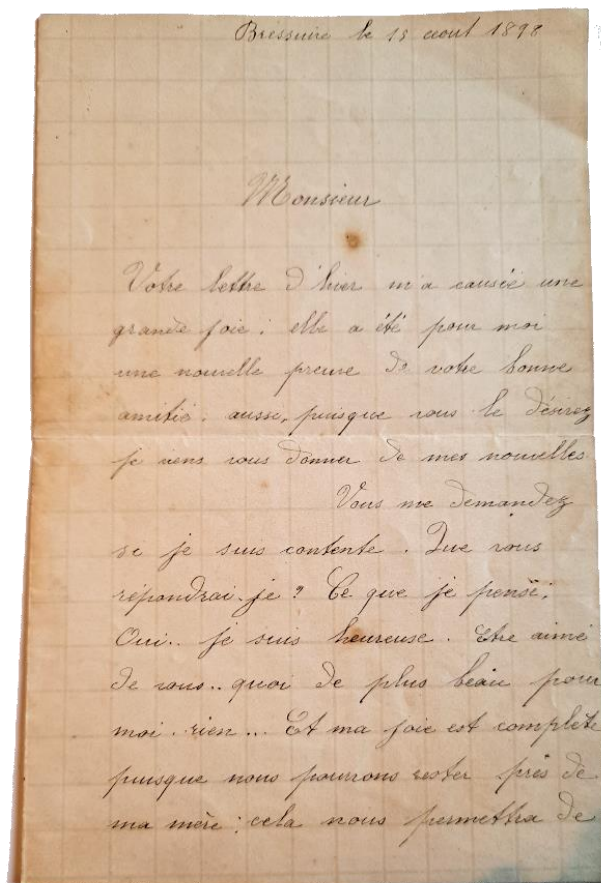
16. Théâtre du Châtelet. Le Tour du Monde en 80 jours, 13 mars 1898, n° 382 du *Petit Journal illustré*. Coll. Jean Guillaume



17. Le prince de Galles aux chantiers de l'Exposition de 1900, 20 mars 1898, n° 383 du *Petit Journal illustré*. Coll. Jean Guillaume

« L'affection et le travail »

Dans sa réponse immédiate (13 août 1898)⁵⁴ (fig. 18), après un « Monsieur » encore cérémonieux, Berthe s'adresse à Louis comme s'il était



près d'elle : « Vous me demandez si je suis contente. Que vous répondrai-je ? Ce que je pense ; Oui... je suis heureuse. Être aimé de vous quoi de plus beau pour moi. Rien... Et ma joie est complète puisque nous pourrons rester près de ma mère ; cela nous permettra de pouvoir travailler chacun de notre côté ; avec l'affection et le travail je crois que rien ne manquera plus à notre parfait bonheur ».

Cet aveu sans détours est suivi du récit de la journée qui commence par l'annonce de la nouvelle à sa mère. « Je lui ai fait comprendre que nous serions si heureux ensemble qu'elle finit par me dire. Je ne désire qu'une chose c'est de te voir heureuse »⁵⁵. Toujours gaie, optimiste, elle ne s'attarde pas sur les objections qui durent lui avoir été faites⁵⁶, et gronde affectueusement Louis pour sa

18. Première page de la lettre de Berthe Garry (13 août 1898). Coll. Jean Guillaume

⁵⁴ Elle remplit les quatre côtés d'une feuille pliée en deux, feuille quadrillée qui sert pour les comptes avec les clients (11x16,5 cm.). Alignement à gauche avec alinéas très en retrait ; écriture cursive régulière ; un sujet par paragraphe. L'heure de la réponse est indiquée dans le coin gauche de la dernière page.

⁵⁵ Ne pas avoir de « secrets » pour sa mère signifie qu'elle lui a montré les lettres d'Alphonse Houdet et d'Henry Brémaud fils.

⁵⁶ Le conditionnel « serions » laisse supposer que Berthe dut insister.

tristesse durant leur courte séparation⁵⁷. Même si elle s'est un peu « ennuyée » elle aussi, elle y a remédié en allant parler de lui avec leurs amis Maussion.

Berthe existe à travers ceux qui l'entourent, par ce qu'elle donne et ce qu'elle reçoit. Louis est le premier qui s'intéresse à elle : il lui parle de ce qu'il fait, de ce qu'il voit. Il la considère pour ce qu'elle est, il l'aide à s'épanouir par ce qu'il lui fait découvrir, à l'inverse des anciens prétendants qui voulaient un mariage à leur convenance, limité à leur univers étroit⁵⁸. Tout en continuant avec sa mère un travail dont les responsabilités lui plaisent, elle aura près de lui une vie nouvelle. Leur « parfait bonheur » consistera dans une communauté de sentiments et le respect de leurs activités propres⁵⁹.

« Nous sortirons ensemble »

La lettre que Louis envoie trois semaines plus tard de Saint-Rémy, où il vient régler les formalités administratives nécessaires à leur mariage (31 août 1898), commence sur le ton d'une conversation qui se poursuit malgré la distance⁶⁰ (fig. 19). Très organisateur il fait le point des détails matériels, puis aborde avec délicatesse deux sujets sensibles.

Il sollicite la « bienveillance » de Berthe lors de la prochaine venue de ses parents « qui ont toujours vécu à la campagne et qui ont toujours des

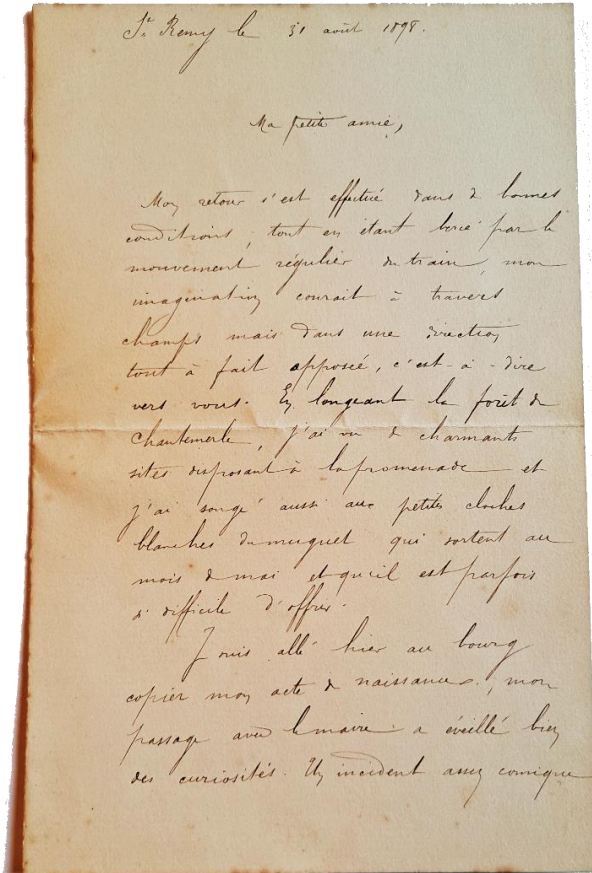
⁵⁷ « Nous n'en serons que plus heureux plus tard puisque nous comprendrons tous les deux l'ennui de la séparation ».

⁵⁸ Son affection n'a rien de l'étouffement qui l'attendait avec Henry Brémaud fils qui prétendait l'aimer, d'autant qu'il y aurait eu avec lui un retour dans le milieu qu'elle avait connu avec son père ; sur cette constante quel que soit le milieu social, J. Sutter, « Fréquence de l'endogamie et ses facteurs au XIX^e siècle », dans *Population*, 23^e année, n°2, 1968, p. 303-304.

⁵⁹ Elle trouve dans le travail son indépendance, mot qui toutefois ne lui vient pas à l'esprit car elle n'a rien d'une revendicatrice, rien de commun avec les personnages de romans à thèse, S. Gougelmann, « Le "Waterloo des maris" dans la littérature fin de siècle », dans *Ecrire le mariage en France au XIX^e siècle*, sous la direction de Stéphane Gougelmann et Anne Verjus, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2016, p. 405-424.

⁶⁰ Allusion au muguet de la forêt de Chantemerle ; récit cocasse de la clé perdue du maire.

goûts particuliers »⁶¹, ce qui n'ôte rien à l'affection qu'il leur porte⁶². Et il insiste sur son désir de « gagner l'entière estime » de la mère de son amie, dont il pressent les réticences⁶³.



19. Première page de la deuxième lettre de Louis Roquier
(31 août 1898).

Coll. Jean Guillaume

Trois verbes à la première personne du pluriel résument leur avenir : « dans quelques jours, nous ne nous séparerons plus ; nous vivrons ensemble, nous sortirons ensemble⁶⁴ ». Il y aura la vie quotidienne à Bressuire avec ses exigences - il en irait de même partout - mais, au lieu de se rencontrer par intermittences dans une salle d'auberge, ils partageront tout. Ils seront chez eux, ils réagiront aux mêmes faits, ils verront des amis, il y aura les échappées des voyages⁶⁵.

Quelle qu'en soit la manifestation, sortir est pour Louis un besoin profond, essentiel, lui qui durant sa prime jeunesse fit chaque jour le même

⁶¹ Sous-entend-il l'habitude de parler fort comme s'ils étaient dehors ? Leur manière de manger, de se tenir à table ? En filigranes se devine ses efforts pour policer ses manières.

⁶² Il a un grand respect pour la vie paysanne. L'amélioration des conditions du travail de la terre lui tient à cœur comme en témoigne un écrit plus tardif, qui fut primé, L. Roquier, « Le Carnaval chez Jean Lavisé », dans *Almanach Populaire de Maître Jacques pour l'année 1914*, A. Chiron éd., Niort, p. 18-33.

⁶³ Louis est conscient de ne pas être le gendre espéré. La mère de Berthe aurait secrètement préféré un aubergiste comme elles, avec lequel élargir son commerce, alors qu'il est si différent par son travail et ses intérêts. Sa venue va bouleverser les habitudes de la maison.

⁶⁴ Ce « nous » itératif est l'antithèse parfaite du « je vous aime » d'Henry Brémaud fils.

⁶⁵ En 1899 ils iront dans les Pyrénées, et en 1900 à Paris : ils visiteront une partie de l'Exposition Universelle, les principaux monuments et le château de Versailles, comme le relate L. Roquier dans *En voyage, Paris 1900*, texte manuscrit et illustré, 139 pages.

trajet à travers champs pour aller de Saint-Rémy à l'école de Sciecq. En compagnie de Berthe, il continuera à découvrir un monde largement ouvert.

Choix du conjoint, choix des mots

Cette heureuse conclusion fut, comme les trois échecs, la conséquence prévisible des rencontres entre les deux partis. Gustave Marolleau se contenta d'une entrevue arrangée chez une tante à Niort, Alphonse Houdet croisa Berthe dans les rues de Bressuire, Henry Brémaud fils échangea avec elle quelques phrases sur un chantier à deux ans d'intervalle, Louis Roquier lui parla dans l'auberge après la classe durant des mois.

L'éloignement étant une justification secondaire⁶⁶, l'emploi de l'écrit fut pour les artisans un moyen de ne pas perdre de temps, ou de pas trop se mettre en avant, de ne pas encourir un refus frontal, voire de s'épancher tout en se tenant à distance⁶⁷. Dans leurs lettres aucun ne trouva les mots capables de toucher Berthe : le bourrelier-sellier et le terrassier, qui la connaissaient à peine, n'avaient à offrir que des avantages à leur convenance, tandis que le carrier fit une cristallisation vite fragilisée⁶⁸. L'instituteur, tout au contraire, en lui parlant comme s'il était près d'elle, lui rappela leurs fréquents échanges d'« impressions, désirs, pensées » ; et l'avenir dont il formula l'ébauche l'assurait d'un équilibre entre leurs aspirations réciproques. La réponse fut une adhésion sans réserve⁶⁹.

⁶⁶ C'est évidemment l'inverse dans la correspondance réunie par M. Bossis dans *Ursin et Ernestine. La parole des muets de l'Histoire*, Desclée de Brouwer, Paris, 1998.

⁶⁷ Elles sont l'antithèse des demandes en mariage orales qui ne laissent que des souvenirs volatils, F. Hongre de Verdilhac... et les autres, *La Demande en mariage. Un siècle de rencontres, 1880-1980*, L'Harmattan, Paris, 2007.

⁶⁸ Ils trouvèrent pourtant à se marier assez vite avec des jeunes filles satisfaites de leurs propositions.

⁶⁹ Louis transposera ce qu'il a alors vécu quand il définira le mariage idéal dans le monde paysan : « les maisons amies et les réunions de famille ne sont-elles pas par excellence les lieux où l'on se rencontre, où les inclinations se dessinent, où l'on apprend à se connaître et à s'aimer », L. Roquier, « Le Carnaval chez Jean Lavisé », dans *Almanach Populaire de Maître Jacques pour l'année 1914*, A. Chiron éd., Niort, p. 32.

Le mariage de Berthe et de Louis à Bressuire, le 17 septembre 1898, résulta de la rencontre de deux personnalités exigeantes qui furent toujours heureuses de vivre ensemble (fig. 20).



20. Photo du mariage de Louis Roquier et Berthe Garry.
Coll. Jean Guillaume

Epouse de Jean Guillaume, petit-fils de Louis Roquier et de Berthe Garry, professeur émérite à l'université de Paris-Sorbonne, l'autrice a bénéficié des remarques de leurs petits-enfants intéressés par des conduites si différentes des leurs. Toute sa gratitude va à Guy-Marie Lenne, président d'Histoire et Patrimoine du Bressuirais, pour l'aide qu'il lui a généreusement dispensée. Puisse ce travail susciter d'autres recherches.